



Après des années de recherches, après des nuits blanches de vérifications et d'interrogations, mon expérience est enfin une réussite. Moi, Jean-François Boyvin de Bonnetot, j'ai inscrit mon nom dans l'histoire ; non comme le marquis de Bacqueville, enfant de ce cher Pays de Caux, dans la Normandie où je suis né et où j'ai grandi ; non comme l'époux malmené de Pulchérie de Châtillon-Porcien-Argenton qui a voulu me salir et que je maudis ; mais comme le premier être humain à m'être élevé comme un oiseau dans les airs, à avoir volé au-dessus de la capitale et m'être posé sur un quai de Seine.

Désormais, on me citera comme le premier homme à avoir incarné Icare et avoir partagé son rêve, en le réalisant, en le vivant par ma ferme volonté.

La foule se plaisait à rire de mon entêtement, mais elle a reconnu ma raison en s'écriant :

— Il vole, il vole !

quand je passais au-dessus du fleuve.

On me considérait original quand j'affirmais la possibilité d'emporter notre corps vers le ciel ; mes soi-disant amis se gaussaient de ma conviction de voler dans les airs comme nous marchons sur la terre ou nageons dans les eaux, que nous parcourons même avec de magnifiques navires : pourquoi telle activité est possible et telle autre nous serait interdite ? Mes remarques se soumettaient au persiflage quasi général. Toutefois, personne ne savait établir la solidité des motifs qui empêchaient une telle prouesse ; il me fallait donc prouver mes dires par un acte et laisser mes adversaires infirmer les leurs par le silence, car les beaux esprits sont plus souvent prêts à railler qu'à argumenter.

Voilà qui est désormais réalisé : mon exploit de ce jour, lundi 19 du mois de mars de l'an de grâce 1742, six jours avant la sainte fête de Pâques, sera chanté longtemps... pour l'éternité peut-être.

Loin de moins les péchés de vanité et d'orgueil, mais je suis maintenant certain que le ciel nous est accessible, même si le chemin à parcourir reste long. Que d'écueils ai-je dû affronter ?

Ma course de ce jour a éloigné de moi les affres d'un misérable mariage qui ne fut qu'un échec : suivant l'exemple prudent de mon père, j'ai refusé de dilapider mes ressources dans les plaisirs de la cour où ma prétendue épouse et sa famille vivaient. Son père avait beau se targuer du majestueux titre de premier gentilhomme de la chambre de Monsieur, cette appellation ne lui conférait ni le talent, ni la fortune nécessaire au bien-être des siens. Un vrai père, aussi avisé que fut le mien, met ses enfants à l'abri du besoin créé par l'envie, tandis que celui de Pulcherie était ruiné.

La demoiselle ne disposait de rien quand je l'ai épousée. De quoi se plaignit-elle ensuite ?

Je tenais mon rang dans le régiment que je dirigeais, et ma principale occupation consistait à calculer avec soin l'art de marquer la science par mes visions et mes expériences. Au lieu de m'encourager dans les risques novateurs, au lieu de me soutenir dans les tentatives, Madame aspirait aux futilités de la cour et se permettait de me ridiculiser, tant auprès des poltrons en salon que devant mes officiers et mes soldats, m'accusant d'extravagances au lieu de recherches, de bravades au lieu d'expériences. Quelle union aurait pu supporter un tel affront, multiplié à foison ?

J'acquiesçais sans hésitation son vœu de nous séparer de corps et de biens. Elle s'éloigna et j'en fus fort aise. La prouesse de ce jour nourrira ses regrets, à n'en pas douter. Elle ne partagera pas la gloire et la renommée qui seront les miennes ; les courtisans outrecuidants avaleront leurs chimères battues en brèche. Mais faisons table rase de ce passé douloureux.

Regardons instant par instant la réussite de ce jour.

Mes calculs ont permis d'arrêter chaque détail : les ailes arrangées avec minutie, leur taille et leur forme répondant aux plus strictes exigences. Elles triplaient la surface de mon corps et étaient capables de soutenir plus que mon propre poids. La prudence, inspirée par les oiseaux, m'a poussé à les oindre d'huile et les rendre imperméables à l'eau ; la suite approuva ma sagesse.

Je les attachais par des liens solides mais souples le long des bras et des jambes, en veillant à sélectionner le matériau léger qui écarte un poids outrancier qui m'aurait lesté. Sans viser la finesse de la libellule, je tenais à m'en inspirer et m'en approcher. Ainsi équipé, le vent devenait l'allier qui allait me porter ; il me suffisait de mesurer le meilleur endroit pour un envol parfait.

Depuis cent ans, notre rue est baptisée le quai des Théâtins, car un couvent de cet ordre y a élu domicile dans un élégant immeuble ; je n'ambitionne pas de lui donner mon nom, mais les raisons de choisir cet endroit comme lieu de ma tentative forment un chapelet : d'abord j'y ai ma demeure, pourquoi courir la ville quand on dispose d'un excellent belvédère ? Ensuite, le toit de mon hôtel se prête parfaitement à l'envol, la Seine coule à son pied. Enfin, l'air qui souffle par à-coup sur le fleuve offre la force nécessaire au soutien d'un volatile de mon envergure. Les résultats de la tentative ont agréé chacune de ces prévisions.

Certain du résultat, confiant dans mes études, je caricaturais mes détracteurs.

Plus encore, je les narguais en annonçant haut et clair mon programme : je colportais partout le lieu et l'heure où je mettrais mon intention à exécution. Lors de mes promenades, je me félicitais d'entendre le bruit se répandre dans Paris et voyager jusqu'à Versailles. Par modestie, je n'en informais pas sa Majesté, mais je ne doute pas qu'elle en fût avisée.

À l'heure annoncée, un dernier doute me crispa un bref instant, ce ne fut qu'un rappel à la prudence, car la conviction de détenir la vérité me poussa sur le toit. De l'escalier qui menait au promontoire, j'en-

tendais les quolibets s'élever de la chaussée envahie par la plèbe médusée ; c'était à qui étalait la plus forte certitude de mon échec, le plus vif constat de ma folie.

Dès que j'apparus, les rires se portèrent sur mon costume : les hommes stupéfaits condamnèrent avec véhémence le maillot noir qui collait à mon corps, lui reprochant son aspect sinistre, tandis que les femmes admiraient mon buste de svelte quinquagénaire enveloppé d'un léger voile. Les ailes que je fixais à chacun de mes membres étonnèrent par leur ampleur et leur blancheur virginale.

Les couleurs étaient le fruit d'une longue délibération, elles rappelaient celles du corbeau venu des enfers et de la colombe promise au Paradis : ce choix symbolisait ma position sous la bienveillance divine et illustrait ma volonté de combattre le démon de l'ignorance.

Le peuple attendait et manifestait des signes d'impatience : tour à tour, la rumeur amplifiait et prétendait parfois mon renoncement. Puis elle se calma avec l'espoir de me voir planer. Les hommes de la police se mêlaient à la foule et surveillaient ma terrasse, aussi inquiets des cris poussés sur les trottoirs qu'avidés d'assister à la prouesse et pressés d'en informer le lieutenant-général.

Occupé à vérifier une dernière fois mes préparations, je pointais chaque partie de mon équipement, je mesurais en silence le vent au-dessus du fleuve et je scrutais les environs où la course était susceptible de me mener et où je serais appelé à me poser. Enfin, je déployai les ailes accrochées aux bras et m'approchai du rebord de la terrasse. Ma dernière prière s'adressait au Ciel, je l'implorais de me laisser suivre le modèle de Joseph de Cupertino et de m'extraire à la gravitation terrestre.

Dans le silence digne d'une cathédrale ouverte, je m'élançai dans le vide.

— À moi Icare, voici ton enfant et ton serviteur.

Ce cri muet me traversait l'esprit quand le premier mouvement contredit mes calculs, il me déconcerta et provoqua même une angoisse indicible : je chutais de quelques mètres, avec le sentiment funeste que la chaussée s'élevait à ma rencontre.

Cette frayeur de quelques secondes fut balayée par le vent qui surgit au-dessus des eaux et vint récompenser mes efforts : j'avancais à l'horizontal ou plutôt je glissais, porté par les bras d'Éole, la bise m'emportait et me permettait de voguer lentement au-dessus de la Seine envahie d'embarcations où j'entendais des clameurs enthousiastes et braillardes. J'éprouvais la sensation d'être devenu un oisillon s'écartant du nid, me balançant avec précaution comme un jeune étourneau.

Je considérais, presque au-dessous de moi, le manège incrédule des petits hommes qui m'observaient tout à l'heure comme des piques menaçant et semblaient désormais des vers rampant à terre, qui tentaient de purger leur erreur passée en clamant :

- Il vole, il vole !

L'expérience aérienne comblait mes espoirs. Je m'apprêtais à diriger mon vol vers la rive opposée ; face au quai qui s'étirait et aux barques qui guettaient mon arrivée. Je me demandais quel endroit serait propice à accueillir le matériel que je transportais ; une pareille foule sur mon chemin n'était pas un facteur de mes calculs. Quand tout à coup une sorte de rafale, une subite bourrasque, un tourbillon scélérat m'emporta plus haut que les maisons qui bordent le fleuve.

L'élan diabolique donnait à mon vol l'allure propre aux voltiges des mouches ; les ailes, appelées à me porter, torturaient les bras et les jambes sans que je puisse les maîtriser. Mon corps ne m'appartenait plus, il était le jouet de la trombe qui me faisait vriller dans toutes les directions, me malmenait, m'étourdissait.

Je n'entendais plus les clameurs, enivré par l'inquiétude de deviner mon sort et celui de mon entreprise. Ces instants d'angoisse, aussi brefs furent-ils, me parurent durer une éternité ; j'en oubliais la place de la ville, du fleuve, des arbres et des cieus. Quand soudain, un choc violent mit une brusque conclusion à mon ascension infernale.

Je comprends avoir heurté le bateau-lavoir sur la rive opposée à mon hôtel, je perçois les hurlements de femmes apeurées qui tentent de s'enfuir, en abandonnant leur matériel. J'entends les hommes accourir pour me relever de la fâcheuse posture où je me trouve. Le maillot qui choquait les prudes avant mon envol est déchiré à chaque point d'attache des ailes, qui elles-mêmes se sont brisées. Que diraient désormais mes censeurs s'ils me voyaient en cet état ?

Ma jambe s'est rompue dans l'accident, je suis meurtri, mais bien vivant. Il ne reste pas moins vrai que j'ai réussi ma tentative, j'ai apporté la preuve de mes hypothèses, j'ai démontré la possibilité pour l'homme de voler, comme il est capable de marcher ou de nager. L'air n'est-il pas un élément comme les autres ?

Ma performance inspirera assurément des philosophes qui applaudiront l'audace ou s'interrogeront sur son utilité, ils argumenteront en ma faveur, même si certains concluront sur la volonté divine de nous maintenir à terre. Mon exploit encouragera de zélés savants qui, enhardis par l'habitude et l'expérience, finiront un jour par s'élancer dans les airs avec l'impétuosité de l'aigle.

Quelle que soit la suite de ma réussite, la seule satisfaction qui me restera résidera dans leurs pensées qui se tourneront à chaque fois vers ce jour inaugural du mois de mars de l'an de grâce 1742, avec le Paris des bien-pensants qui se moquait du modeste et brave Normand, le marquis de Bacqueville, premier volatile de l'espèce humaine.